

## XXII. Le saut du Gogol

Le jour se levait sur l'île de « Fly Poo Island » où nous avait conduit Nyan-Nyan qui, profitant de la marée haute, avait enfoncé la chaloupe bien profond dans la broussaille de la mangrove, afin d'y accoster en mode furtif.

Le jour se levait et nous découvrîmes un environnement semblable à celui qu'il devait avoir été depuis des centaines de milliers d'années, nous révélant peu à peu les silhouettes dégingandées des palétuviers montés sur leurs échasses, les bras z'aux cieux.

Rien n'avait changé depuis le milieu du Cénozoïque. Peut-être l'environnement était-il plus coloré, les déchets de plastique accrochés aux branches, taquinés par les alizés, apportant une touche plus pittoresque, comme de nouvelles espèces de fleurs aux couleurs aguicheuses, quoique fanées.

Un labyrinthe nous entourait d'où il eût été difficile de ressortir, le jour où, éventuellement, nous eussions eu le désir de le faire, si Nyan-Nyan n'avait eu la présence d'esprit de repérer notre parcours en coiffant les pneumatophores des palétuviers de bouteilles de plastique vides.

La marée ayant baissé, la chaloupe ne pouvant nous porter plus loin, il fallut continuer à pied dans la vase, de l'eau turbide jusqu'à la ceinture, accompagnés des couinements de la mère Martin qui s'effarouchait à chaque serpent corail qui lui glissait entre les cuisses ou à la moindre couleuvre des mangroves de deux mètres de long, lui tombant sur les épaules. Chochotte, tu n'as encore rien vu !

Car, comme nous arrivions dans une zone où la vase liquide avait remplacé l'eau salée, nous entrions dans le royaume des périophtalmes et là, je peux vous dire que Darwin a pris son pied

et qu'il s'est bien lâché. Demandez à la mère Martin, elle en fait encore des cauchemars !

Et pourtant, il n'y a rien de moins agressif que ces sauteurs de vase, à part leur aspect, évidemment. Mi-grenouille, mi-poisson, mi-Jumbo jet, il est la preuve que la nature ne recule devant rien pour nous écœurer avec ses inventions dégueulasses.

Je vous passe les hurlements de Madame Martin lorsque celle-ci réalisa ce qui lui gigotait dans la culotte ! Car ça grimpe partout avec ses petites pattes et sa nageoire caudale, ces engins-là, et c'est tellement visqueux que ça peut s'insinuer dans le slip le plus étanche, surtout s'il n'y a rien dedans !

Pour le mode furtif, c'était râpé à moins que ses cris ne fussent pris, par l'insulaire qui baguenaudait dans le coin, pour ceux d'une mouette rieuse.

D'un autre côté, il n'y a rien de moins suspect que les cris de quelqu'un qui ne cherche pas à se cacher. Car que peut se dire le passant ? « Tiens, une bolle femme qui couine ! Allons voir ça de plus près ! Oh, et puis après tout, laissons son bolhomme se démerder avec ! ». Je disais ça pour me rassurer mais c'était possible, après tout !

Nous parvînmes enfin sur un terrain plus ferme. Crevés et couverts de boue de la tête aux pieds et ce n'est pas une façon de parler. Car la marche s'était faite le plus souvent à quatre pattes, quand ce n'était pas à plat-ventre. C'est donc une troupe revêtue d'une carapace gris-brun, et qui reprendrait sa couleur d'origine avec la prochaine douche, qui se jeta à terre sur un sol de vase séchée qui nous parut d'une douceur de velours.

Après s'être massé leurs mollets douloureux, les Martin reprirent du poil de la bête : il était temps de se faire servir le breakfast car ils crevaient la dalle.

Denise commanda donc des œufs au bacon et du muffin aux œufs brouillés et, pour terminer sur une note sucrée, des scones et des crumpets. Et du thé, évidemment.

Quant à Robert, il exigea du pain grillé, des saucisses, des haricots blancs en sauce avec des champignons, des tomates grillées et des rognons, des pommes de terre et du boudin noir avec, à part, des harengs séchés. Et enfin du thé au lait pour faire descendre le tout.

Grand-Père Pitamaha s'éloigna vers l'office après avoir pris note, accompagné de quelques compagnons de migre, pendant que d'autres allumaient du feu avec des branches de palétuvier sèches.

Il revint bientôt et servit aux Martin un périophtalme et un crabe violoniste. Un à chacun. Un délice !

D'autres, en plus des périophtalmes et des crabes violonistes, avaient chopé habilement quelques couleuvres des mangroves d'un joli noir strié de jaune dont ils faisaient une fricassée. Le bonheur ! Pour un réfugié apatride, du moins mais pas pour les Martin.

Car, je ne vais pas le cacher plus longtemps, Denise tiraient une gueule d'enfer à Robert. Le périophtalme lui restait en travers de la gorge et quand vous aurez vu la gueule du bestiau, ça ne vous donnera pas envie de lui finir son assiette.

Quant à Robert, il ne la ramenait pas. Que lui avait-il pris de suivre Nyan-Nyan dans cette galère ! Ce n'était sûrement pas la peur de se faire encore harceler par les chasseurs de blaireaux. Quand il s'était entendu accepter la proposition de Nyan-Nyan, il lui résonnait encore dans l'arrière-cour le grincement d'une porte blindée qui se ferme dans un souffle étanche et sourd. Comment mieux expulser le « Belétron » de son esprit, que de le savoir s'éloigner sur la mer avec ses souvenirs.

Bon d'accord, c'était raté mais à qui la faute : à Denise, évidemment, avec ses chochoterries de mémère à qui tout est tombé tout cuit dans le bec. Putain, elle me gonfle, la vieille !

– Tu ne finis pas ton périophtalme ? - s'enquit Robert.

– Tiens, régale-toi ! - elle lui lança son assiette sur les genoux et cracha de dégoût.

– Moi, j'aime bien, ça a le goût de... ça a le goût de...

– ...de vase ! - termina Denise.

Elle se leva et s'éloigna pendant que Robert faisait semblant de se goinfrer de l'horreur culinaire qu'elle avait dédaignée.

Tout le monde enfin rassasié, reposé mais boueux se réunit autour du feu de camp pour décider de ce qu'on allait décider de décider de faire ou de ne pas faire.

Pour des vieux de la réfuge habitués à la migre, l'endroit n'était pas pire que ce qu'ils avaient quitté. Ils avaient tous passé la cinquantaine puisqu'ils avaient été éconduits par les pirates qui leur avaient confisqué leurs enfants et leurs petits-enfants, avant que d'autres ne leur confisquassent leur bateau.

Terminer leurs jours ici ne leur paraissait pas extravagant. Entrer en contact avec l'insulaire ou s'installer en parasite, comme une tique sur un chien, telle était l'alternative. Grand-Père Pitamaha était de ceux-là.

Pour d'autres, en revanche, cette île n'était qu'une bouée de sauvetage qui leur avait permis de ne pas périr lorsqu'ils avaient été rendus à la mer par les passagers éclairés du « Belétron » qui signaient régulièrement les pétitions d'Amnesty International. Leur avenir n'était pas ici mais sur les flots afin de faire, non pas un bras, ne rêvons pas, mais, au minimum, un doigt, disons un petit doigt, oui, c'est ça, un auriculaire d'honneur à Spalardo.

Donc pour eux, pas d'installation au long terme. Passer inaperçus et préparer la chaloupe pour un voyage au long cours était l'option privilégiée. Nyan-Nyan était de ceux-ci.

Une fois les deux groupes définis, Grand-Père Pitamaha et Nyan-Nyan exposèrent ce dont chacun avait besoin pour réaliser

son objectif.

Pour Grand-Père Pitamaha, c'était simple. Tout ce dont il avait besoin, c'était de l'aide internationale. Un camp du HCR, les gardes en moins, et des bénévoles de la Croix-Rouge ou de MSF pour les soins journaliers. Un lit, une cantine, un hôpital et un cimetière. Le strict minimum, en fin de compte !

Nyan-Nyan, quant à lui, avait besoin qu'on l'aidât pour transformer la chaloupe en goélette. Faire les mâts était assez simple, le plus délicat était de trouver des voiles pour les y fixer.

À moins, et là ce fut mon idée, qu'au lieu d'en faire une goélette, on en fît une galère !

Cette idée ne fut pas carrément rejetée, elle fut simplement mise de côté, en dernière extrémité. Pas un plan B, donc, mais quand même pas un plan Z. Disons un plan S, pour ne pas dire que je m'étais planté. Mais une idée ridicule en tout cas, on me le fit sentir.

Je me retirai donc dans ma tente en les laissant se démerder. Il serait bien temps de prodiguer des conseils sur ce qu'il aurait fallu faire quand tout serait parti en couille.

J'en étais à mettre de l'ordre dans ma collection de timbres, ou peut-être à me curer le nez d'un doigt distrait, je ne sais plus, lorsque Fleur-de-Courge m'aborda, sortant de nulle part.

Bon dieu, Fleur-de-Courge ! Elle m'était complètement sortie de la tête ! Il faut dire que cela faisait un petit moment que je ne l'avais pas vue dans le sillage de Nyan-Nyan. Peu importe, cela me faisait toujours plaisir de la croiser :

- Fleur-de-Courge ! Quel plaisir de te voir !
- J'espère que vous êtes content de vous ?

Là, je suis obligé de faire un aparté au sujet du voussoiement qu'employa la jeune femme. En effet, parlant avec moi en globish, il était difficile de savoir, à priori, si elle me tutoyait ou si elle me voussoyait. Pourtant, je n'avais pas besoin du traducteur de Gougueule pour sentir que sa question était

destinée à me cingler comme un coup de fouet et que j'allais en prendre plein la tronche.

– C'est à cause de vous, si nous en sommes là ! Tout est votre faute !

J'en restai comme deux ronds de flan : mis à part Nyan-Nyan que j'avais été obligé de mettre dans la confidence, nul ne savait que tous ces avatars étaient le résultat d'une piètre cogitation pour échapper au désœuvrement dû à un licenciement économique. Je faisais confiance à Nyan-Nyan, ce n'était pas le genre à s'épancher sur l'oreiller pour se faire mousser. Il avait bien assez à gamberger pour se tirer du foutoir où je l'avais fourré dans les chapitres précédents.

Heureusement, j'ai de la répartie :

– Que voulez-vous dire ? - coassai-je.

– Je veux dire que vous avez une mauvaise influence sur lui et qu'il n'aurait jamais quitté le « Belétron », en m'oubliant à bord, si vous n'étiez pas derrière lui, elle commençait à s'échauffer, toujours à le harceler, à le harceler, à lui répéter qu'il fallait aider tous les malheureux de la Terre ! Mais pour qui vous prenez-vous ?

– Tu te trompes, Fleur-de-Courge, je ne suis là que parce que je voulais l'accompagner et lui donner un coup de main...

Elle m'interrompit

– C'est ça que vous appelez un coup de main ? Vous avez vu l'état où nous sommes ? Vous avez vu votre tronche ? Ah, il est beau, celui qui veut donner un coup de main et qui nous entraîne avec lui dans la boue !

Bon, elle va se calmer, me disais-je. C'est la fatigue, l'émotion, la faim, la crasse, la boue, la rage, la haine...

La haine, justement, nous y étions :

– D'ailleurs, je peux vous le dire - reprit-elle - je n'ai jamais pu vous sentir. Quand je pense à la façon dont vous m'avez

malmenée sur le « Jellyfish Beda », avant que les pirates ne viennent nous rançonner ! Vous y avez pris plaisir, pas vrai ? Et quand nous avons embarqué la première fois sur le « Belétron », vous ne vouliez peut-être pas m'enfermer avec vous dans la cabine des Martin ? C'est ça que vous aviez en tête en lançant l'idée de monter à bord à leur place ! Je me trompe ? Ah, vous faites moins le fier ! Vous êtes un goujat ! Un sadique ! Un gynophobe...

– ...on dit misogyne, Fleur-de-Courge ! Misogyne...

– ...je ne donne jamais raison aux pirates mais, ce jour-là, en vous traitant de bon à rien, ils n'avaient pas tort ! ...Je sais qu'on dit misogyne, je voulais faire un mot !

– C'est pas mal trouvé, je le remplacerai...

– Je vous en prie... Mais sachez que tout ce qui arrivera maintenant à Nyan-Nyan, vous en serez le seul responsable, il ne pourra s'en prendre qu'à vous ! Adieu !

Elle avait tourné les talons et s'éloignait déjà quand elle se retourna :

– ...et rentrez votre ventre !

Et paf ! Prends ça dans les dents ! Comment avais-je pu me tromper à ce point sur ma relation avec Fleur-de-Courge ! Je l'aimais bien, je l'avais connue amicale et compatissante envers les faibles et surtout tellement tendre envers Nyan-Nyan. Et dire que pendant tout ce temps elle m'avait dans le nez ! Moi, si sensible, je n'avais rien senti ? Et pendant que je me pavanais, aventurier irrésistible et flamboyant, elle me prenait en photo pour venir me montrer à quoi je ressemblais : c'est moi, cette asperge au gros bide, aux traits tirés et aux bras ballants ?

Tous les sourires sur les visages de ceux que je croise et que je croyais amicaux ne sont-ils en fait qu'ironiques ? Les mêmes sourires que ceux de mes anciens collègues au chapitre I de ce feuilleton ? Allais-je encore être licencié ? De vous à moi, j'étais

prêt à rentrer dans ma coquille et me mettre en plongée périscopique en attendant la fin ! Butor ? Goujat ? Vous voilà prévenus !

Sur ces entrefaites, arriva une vieille femme hors d'usage m'apportant une fricassée de crabes sur une feuille de bananier. Elle était souriante et voulait paraître avenante mais après la drache que j'avais subie de la part de Fleur-de-Courge, je ne pus que ne cherche quelque intention malveillante, cachée derrière ce sourire qui, en fait, pouvait n'être qu'un rictus. Il était vraisemblable d'imaginer qu'elle avait craché dans mon assiette, pour faire rire ses compagnons, avant de me l'apporter.

Merci, Fleur-de-Courge, grâce à toi, tout sourire m'est morsure !

Je remerciai la vieille et elle repartit. En pouffant de rire, je suis prêt à le parier !

Du crabe ! Je venais d'en avaler un et il me dévorait l'estomac !

Pendant ce temps, les mâles dominants qui avait tenu le conseil duquel j'avais été éjecté pour remarque inappropriée et infantile, l'idée de transformer la chaloupe en galère, s'il faut vous le rappeler, les personnes matures et responsables avaient levé leur réunion sans n'avoir pris aucune décision, ce qui est toujours le cas lorsque je ne m'en mêle pas.

Je vis Nyan-Nyan venir vers moi, l'air soucieux.

– Je voulais mettre à l'eau la chaloupe le plus tôt possible mais ils ne nous donneront un coup de main que lorsque nous les aurons aidés à obtenir qu'ils aient de quoi dormir et manger à leur faim !

– Une maison de retraite, en quelque sorte !

– Ils ne sont pas difficiles mais ça va quand même prendre du temps ! Tu n'aurais pas vu Fleur-de-Courge ? Je la cherche depuis un moment, c'est comme si elle avait disparu...



– Bon dieu, Fleur-de-Courge ! - m'écriai-je en me frappant le front, mais cette fois réellement - Elle m'était complètement sortie de la tête !

Il est vrai que c'était faux, ou inversement, car elle m'était surtout sortie d'autre part, mais je n'allais pas laisser un personnage, important quoique secondaire, de ce récit me harceler de fausses vérités.

– Tu ne vas pas me croire, mais je l'avais oubliée, moi aussi ! - reprit Nyan-Nyan - J'avais omis de l'avertir que nous partions avec les réfugiés, elle a sauté dans la chaloupe au dernier moment ! Et depuis, je ne te dis pas la gueule qu'elle me tire ! J'ai l'impression que ça va être ma fête... Attends, il y a le père Martin qui me fait signe, m'est avis qu'il a aussi perdu quelque chose ! Je reviens...

Cela se confirma : Robert n'arrivait plus à mettre la main sur Denise depuis qu'elle lui avait lancé son assiette à la figure.

Vous savez calculer sans compter sur vos doigts, donc ce n'est pas la peine que je vous dise, au pif, combien ça fait : Fleur-de Courge et Denise Martin qui tirent la gueule à leurs bolhommes, Fleur-de-Courge qui disparaît et Denise qui se fait rare !

Qu'elles fussent parties bras dessus, bras dessous avec, pour tout vêtement, la boue qui les habillait de la tête aux pieds, ne m'eût pas étonné !

– Veux-tu que nous nous mettions à leur recherche ? - proposa Grand-Père Pitamaha mis au courant de la situation.

– Non, elles n'iront pas bien loin ! - tempéra Nyan-Nyan - L'île fait à peine cinquante hectares de superficie...

– Vous me faites chier avec vos hectares ! - trancha Grand-Père Pitamaha - Parlons plutôt en terrain de foot ! Ça fait combien en terrains de foot ?

– Cela dépend - dis-je - la largeur d'un terrain de foot varie entre quarante-cinq et quatre-vingt-dix mètres et sa longueur entre

quatre-vingt-dix et cent-vingt mètres. Cinquante hectares cela fait donc entre quarante-cinq et cent-vingt terrains de foot !

– Eh bien voilà ! Là, c'est clair ! - reprit Grand-Père Pitamaha - Les hectares, qu'est-ce que j'en ai à foot ! On met combien de temps à faire le tour de l'île ?

– Oh ça ne doit pas faire tellement plus de trois mille mètres !

– Oh, laisse tomber les mètres ! En pieds, ça fait combien en pieds ?

– Autour de dix-mille pieds !

– Comment ça se fait que c'est plus long ?

– Parce qu'en mesurant en pieds, tu marches moins vite... Un pied devant l'autre, sans remuer du popotin au risque d'être ridicule, ça prend plus de temps ! Si la végétation n'est pas plus épaisse que ce qui nous entoure, ça peut prendre deux à trois heures !

– Ah, bon, d'accord. Alors il n'y a qu'à les laisser se promener, on les retrouvera vite !

– Mais s'il y a des indigènes ? Elles risquent d'être dévorées, voire pire ! Violées et dévorées ou l'inverse !

– Non, il n'y a pas d'indigènes sur cette île, nous rassura Nyan-Nyan, j'en suis certain. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a personne ! Peut-être un...

– Peut-être un quoi !

– Non, rien...

– Dis-nous, bon sang, il peut y avoir quoi sur cette île ?

– Un ermite ! - dis-je, voyant que Nyan-Nyan répugnait à répondre.

– C'est ça ! Un ermite !

– Ah, un ermite... C'est gentil, un ermite... Elles ne risquent pas grand-chose...

– Pas grand-chose... Eh bien moi, j'ai connu un ermite qui faisait la chose avec une chèvre !

– Oui mais il ne l’a pas dévorée !

– Non...

– Alors elles ne risquent rien, si elles tombent sur l’ermite ! Tu crois qu’il fait du fromage de chèvre, l’ermite ? Je me ferais bien un petit picodon...

C’est à ce moment qu’un vieux qui avait été pisteur chez les Sioux nous fit signe de le rejoindre, ce que nous fîmes sans différer.

– Là, regardez, on voit leurs traces ! Elles sont parties en suivant la mangrove et le bord de mer !

– Bravo ! - dit Nyan-Nyan - Nous allons réunir nos affaires et nous allons prendre le même chemin ! Voyez, il n’y a pas le feu au lac !

– Quel lac, Nyan-Nyan ?

– Thane Creek... À Bombay !

Comme nous marchions, je fis remarquer à Nyan-Nyan l’étrangeté des arbres au travers desquels nous progressions. Leur calme, leur sérénité...

– Je l’avais remarqué - me dit-il, Je pense que nous ne traversons pas une forêt mais un arbre ! Tu remarqueras que tous les troncs sont des racines qui descendent des branches et que toutes les branches sont reliées. La forêt n’est qu’un gigantesque banian. Je ne savais pas qu’il pût en exister d’aussi grand ! Le plus grand que je connaisse, mais que je n’ai jamais vu, se trouve à Calcutta. Il fait dans les quatre cents mètres de circonférence !

– Ah, quand même !

– Il est probable que celui-ci recouvre toute l’île. Cela veut dire que nous sommes sur une terre sacrée car cet arbre unit le ciel et la terre et c’est grâce à lui que Bouddha a connu l’Éveil ! Tu as remarqué que personne ne parle pendant que nous marchons ? À part toi, évidemment !

Évidemment, à part moi ! Comment se fait-il que je ne puisse

avoir le sens du sacré et que, lorsque j'évoque la nef de Notre-Dame, ce n'est que pour imaginer l'écho du pet qu'on pourrait y lâcher !

Pourquoi me faut-il toujours raisonner, tenter de chercher à dévider ce sac de nœuds de la complexité des choses, sans jamais en trouver le bout. Eu égard au résultat, la méthode est peut-être bonne mais ma vie sera trop courte, quoi qu'il en soit.

Alors ne serait-il pas plus réaliste de prendre ce sac de nœuds pour ce qu'il est : une complexité indémêlable qui peut servir à rembourrer un coussin pour s'asseoir dessus, en faire un objet de mon repos spirituel ?

C'était décidé, dès que j'aurais un moment j'allais m'y mettre et prendre le sacré pour ce qu'il est : le moyen de gagner du temps à ne pas essayer de démêler le fourbi de la vie, à me poser des questions, à en suivre les réponses dans un embrouillamini dont je ne sortirai jamais qu'en tranchant ce nœud gordien.

Punaise ! Nyan-Nyan avait raison : Bouddha régnait dans ces bois, j'en sentais déjà les effets !

Nous marchions depuis une bonne demi-heure lorsque le plus jeune des vieux qui était parti en reconnaissance, revenait en nous faisant signe de nous taire.

– Il y a du monde devant ! Je crois bien qu'on nous attend !

– Qui peut savoir que nous sommes là ?

– C'est les bolles femmes ! Elles n'auront pas su tenir leur langue !

– Et toi, tu sais tenir la tienne ? - demanda une vieille.

– Chut ! Taisez-vous ! Alors ? Amis, ennemis ? - demanda Nyan-Nyan.

– Ils n'ont pas l'air énervés, c'est tout ce que je peux dire !

– Allons voir !

Et Nyan-Nyan, prenant la tête de notre groupe se mit en marche vers l'endroit où l'on nous attendait.

Bientôt, au travers des racines qui descendaient des branches, nous pûmes distinguer un ponton avançant dans les flots, sur

lequel une foule joyeuse semblait nous attendre.

Celui qui fut le mieux accueilli, ce fut Grand-Père Pitamaha car ceux qui nous attendaient étaient des migrants de grande valeur marchande qui avaient été enlevés, sous ses yeux, par les pirates.

Pour Nyan-Nyan, Robert Martin et votre serviteur, l'accueil fut moins chaleureux. Pour ne pas dire plus frais. Pour ne pas dire glacial. Allez savoir pourquoi !

Nous suivîmes néanmoins, sans nous faire lapider, la foule qui porta Grand-Père Pitamaha en triomphe vers un village de baraquements sommaires qui s'entassaient dans une clairière, à une centaine de mètres du ponton, vers l'intérieur de l'île.

Au bord de la clairière, sur un petit monticule, s'élevait une tour d'une vingtaine de mètres de haut, faite de brique, de broc, de bambous et de guingois, tout à fait semblable à celles que bâtissent certaines tribus du Vanuatu, pour amuser les touristes. S'ils ont de la chance et une caméra, ces derniers peuvent voir s'écraser à leurs pieds, des pauvres bougres qui font le saut de l'ange du haut de ces tours, une liane attachée à leurs chevilles, pour gagner leur vie. Trop cool, je l'ai eu ! Il va bien, au moins ! Il s'est cassé les reins ? Oh merde ! Le pauvre !

Cela s'appelle le Saut du Gol. On traverse les océans pour voir ça !

Vous allez me demander ce que foutaient là ces migrants quasiment à leur état de sortie d'usine au lieu de figurer sur les étals des marchands ayant pignon sur rue, c'est une bonne question, je suis content de la voir posée, surtout par vous. Deux minutes, mettez sur pause, je vais me renseigner.

Me voici de retour ! Voilà en deux mots ce que m'apprit Grand-Père Pitamaha qui, aussi étonné que vous, s'était posé la même question.

Ce que nous avions sous les yeux n'était rien d'autre que la

Plateforme Régionale de Distribution Logistique (PRDL), le Marché de Gros où venait s'approvisionner les distributeurs spécialisés dans la refuge, le hub de la traite de la migre, le showroom de l'esclavage.

Et la tour de contrôle qui s'élevait à côté de la clairière était réellement une tour de contrôle, édifiée par les réfugiés pour voir arriver les traiteurs de loin et avoir l'illusion qu'ils pouvaient se cacher pour leur échapper. Elle était assez haute pour surplomber d'une dizaine de mètres le banian qui recouvrait l'île.

Au sommet, on avait construit une plateforme à laquelle on ne pouvait accéder que par une trappe pratiquée dans son centre, à moins d'être un Yamakazi, ces acrobates des villes qui escaladent les balcons par en-dessous.

Mais, direz-vous, si les salopards venaient régulièrement récolter du produit sur l'île, que n'avaient-ils détruit cette tour qui ne devait que leur compliquer la moisson !

Je m'étais posé la même question ! C'est extraordinaire ! Je l'avais donc posée à Grand-Père Pitamaha qui m'avait répondu qu'en plus de venir au réapprovisionnement, cela permettait aux bons clients d'avoir un peu de distraction en prenant part à un safari. Il faut dire que les malheureux, je parle des traiteurs de la migre, n'ont guère le loisir de prendre du bon temps, avec le boulot qu'exige une entreprise de traite humaine. Alors, un petit safari pour éviter le burnout, ça ne peut pas faire de mal, c'est offert par la maison !

Le soir, on organisa un repas festif pour fêter la revoyure de gens qu'on pensait ne plus revoir. Nous fûmes conviés, Nyan-Nyan, Robert et moi, à partager ce repas sur un coin de table, un peu à l'écart des autres qui semblaient toujours avoir une dent contre nous.

À part Grand-Père Pitamaha qui était au-dessus de tout ça et qui nous rassurait à la dérobee, d'un froncement de sourcils pour

nous dire que cela allait passer.

Et il n'avait pas tort. Cela semblait être sur la pente de l'arrangement pour Nyan-Nyan et Robert, vous permettez que je l'appelle Robert, nous étions dans le même bateau depuis que nous avions pris pied sur la terre ferme.

Ces deux-là prenaient l'air penaud, prêts à battre leur coulpe et endurer la pénitence que Fleur-de-Courge et Denise leur cogitaient derrière leurs visages fermés. Ce qui faisait rire sous cape les assistants de cet avant-goût de scène de ménage.

Pour la première fois de cette histoire abracadabrantesque, je me trouvais en tête à tête avec Robert Martin, que j'étais sensé n'avoir jamais rencontré. Il me regardait d'un air préoccupé et soudain son visage s'éclaira, ce qui ne laissa pas de m'inquiéter. – Ça y est ! Je vous remets ! Ça fait un moment que je me dis « ...il me fait penser à quelqu'un, mais à qui ? ». Vous n'avez pas tourné dans un film à petit budget ?

– N... Non...

– Dans quoi vous travaillez ?

– Je travaillais dans l'informatique mais j'ai été licencié...

– Ah, ça y est, je le tiens ! Vous ressemblez, de loin, à un type avec qui je travaillais avant de partir à la retraite. Mais de loin, rassurez-vous, vous êtes mieux que lui ! Vous allez rire mais dans la boîte, tout le monde l'appelait le Gogol !

– Le Gogol ? Vous aussi, vous l'appeliez le Gogol ?

– Moi ? Non... J'étais chef de service, je ne pouvais pas me le permettre... Il faut dire qu'il était un peu... Vous voyez ? Il remua sa main comme une marionnette, du côté de sa tempe, un peu... un peu bizarre, quoi...

Ça fait toujours plaisir, merci les gars, merci Monsieur Martin ! Bon, allez, au pieu ! La journée a été longue !

C'est au moment où je m'apprêtais à me lever pour chercher un coin pour dormir sur un tas de chiffons sales, que le type

m'aborda. Apparemment, il était délégué par toute la compagnie des jeunes réfugiés car tout le monde avait le regard braqué sur nous, l'air intéressé.

– Bonjour, il paraît que tu aimes bien voir les choses de haut ? Viens, je vais te montrer où tu vas passer la nuit...

Je me levai et le suivis, accompagné de toute la compagnie qui s'apprêtait à passer un bon moment. Nous traversâmes la clairière à la lueur de torches et nous dirigeâmes vers la tour de contrôle, devant laquelle il s'arrêta. Il leva la tête et cria :

– Rabbi, c'est la relève, tu peux descendre ! - puis se tournant vers moi - Voilà, c'est la tour de guet ! Nous y veillons vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour voir venir les traiteurs de loin. Ce soir, c'est ton tour !

Pas de problème, j'avais bien étudié les lieux dans la journée, il n'y avait pas de piège. Il suffisait de bien se cramponner à l'échelle en montant et d'éviter de regarder en bas. Mais, dans la nuit, le problème du vertige était secondaire.

La vigie que je relevai atteignit le sol, me frappa sur l'épaule et s'éloigna, sans doute pour manger un morceau.

– À toi, grimpe ! Je te suis pour t'expliquer le truc !

Nous nous mîmes à grimper. Plus nous montions, plus le souffle des alizés se renforçait et faisait grincer l'ouvrage.

– N'aie crainte, il y a des couvertures en haut !

Nous arrivâmes sous la plateforme et j'y pénétrai par la trappe centrale. Mon guide me suivit en n'y passant que le torse, les pieds encore sur l'échelle de montée.

– Là, tu as les couvertures... Et là-bas tu as la cloche d'alarme !

Il me montra un carillon de tubes de bambous et une matraque en bois pour sonner le tocsin.

– Tu ouvres l'œil, ils sont capables de venir la nuit. Ça n'est jamais arrivé mais on n'est pas trop prudent !



Une question me turlupinait quand même : que faisaient les spectateurs à attendre en bas, comme si une farce se préparait dont je serai le dindon !

Mon guide redescendit en repassant les épaules à travers l'ouverture, il ne restait de visible que sa tête et son bras.

– Tu peux me passer la trappe ? Il ne faudrait pas que tu passes au travers !

Évidemment que j'allais la refermer cette trappe ! Je n'avais pas besoin de lui pour cela. Je la saisis et la rabattit vers lui. Il l'attrapa, rentra la tête et la rabattit complètement. Voilà, j'étais seul. Je me rapprochai de la rambarde pour regarder en bas. Dans la lueur des torches, je pouvais voir les faces hilares me regarder. Qu'est-ce qu'ils avaient à se marrer, ces abrutis.

C'est quand j'entendis le bruit qui se fit lorsque l'autre salopard barra la trappe par en-dessous que je compris le fin mot de l'histoire : j'étais enfermé dans une geôle aérienne.

Je restai silencieux et m'allongeai sur le plancher, le regard plongé dans le vertige de la voûte étoilée du ciel. Inutile de leur donner le plaisir de mes hurlements indignés, ce qui ne les empêcha pas de me souhaiter bonne nuit.

Fleur-de-Courge avait préparé le terrain pour se venger sur moi de tout ce qu'elle avait imaginé qu'un salopard aurait pu lui faire. Je payais pour tous ces types qui lui avaient fait du mal. Bonne nuit, ma belle !

Le début en fut assez agité car c'est dans la discrétion de l'obscurité du banyan que se concluaient les amours ébauchées dans la journée.

Je pus ainsi assister, de façon sonore, à la réconciliation de Robert et Denise, ainsi que celle de Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge. Pour eux, la punition était levée. Bonne chance, les gars !

Ce furent les oiseaux qui me réveillèrent. Le jour se levait à peine et une grande partie de l'océan était encore dans le noir. À genoux sur ma couverture, je portai le regard vers le sud-est, sur la mer encore violette du reste de la nuit.

C'est cette pénombre qui me permit de voir les deux feux, l'un vert sur ma gauche, l'autre rouge sur ma droite. Un navire croisait vers nous.

Je sautai sur mes pieds, saisis la matraque et sonnait le tocsin.

L'effet fut immédiat. Ils étaient bien préparés, il n'y avait aucun doute. Pas de hurlements, pas de malédictions ni de jurons. Les réfugiés se mirent en groupe, les plus jeunes aidant les plus âgés et, guidés par Nyan-Nyan, ils commencèrent à se diriger vers le sud de l'île, là où nous avions échoué la chaloupe. Je nous souhaitais bien du courage pour la remettre à l'eau et embarquer tout ce monde.

Ai-je dit « nous » ? De toute évidence, je leur étais sorti de la tête. Ils avaient déjà oublié qu'ils m'avaient mis en quarantaine ! Pas de hurlements, certes, mais un brouhaha suffisant pour les empêcher d'entendre la voix venue d'en haut qui les suppliait de venir me débarrer la trappe.

Aussi fus-je donc aux premières loges pour voir, vingt minutes plus tard, les deux navires accoster le ponton : la vedette de Spalardo et, devinez quoi ? Eh bien le « Jellyfish Beda », bien-sûr !

Donc voilà mes coquins qui débarquent et je vois, d'où je suis, qu'ils laissent un homme armé sur chaque bateau. Puis ils se dirigent nonchalamment vers le village abandonné, je les entends plaisanter, rigoler, regarder vers la tour de contrôle en pouffant de rire.

Il y en a même un qui se dirige vers moi pour monter y admirer le soleil levant. Heureusement, ses collègues le

rappellent et il rentre vite dans le rang, de peur d'être privé de gibier.

Je reste là, impuissant, mes amis vont se faire choper. Les vieux risquent pire : sur mer on a pitié d'eux et on laisse les flots décider de leur sort. Mais sur terre, c'est différent, tout est permis.

Mes amis, Nyan-Nyan, Grand-Père Pitamaha, Robert, Denise et même toi, Fleur-de-Courge, vous êtes dans ma pensée et je ne peux pas vous abandonner !

Bouddha, inspire-moi ! Ne me laisse pas avec ces victimes sur la conscience ! Tu me connais mieux que Fleur-de-Courge ! tu sais que je ne survivrai pas à cette culpabilité !

Les coquins ont disparu dans les sous-bois. Je me redresse et m'approche de la balustrade. Sous moi, à une dizaine de mètre, c'est la canopée du banian.

Je monte sur la balustrade. Le banian m'attend avec patience. – Oh, Bouddha, je mets ma vie entre tes mains, porte-moi là où tu crois que je serai utile !

Et je saute. Appelez ça le saut du Gogol !